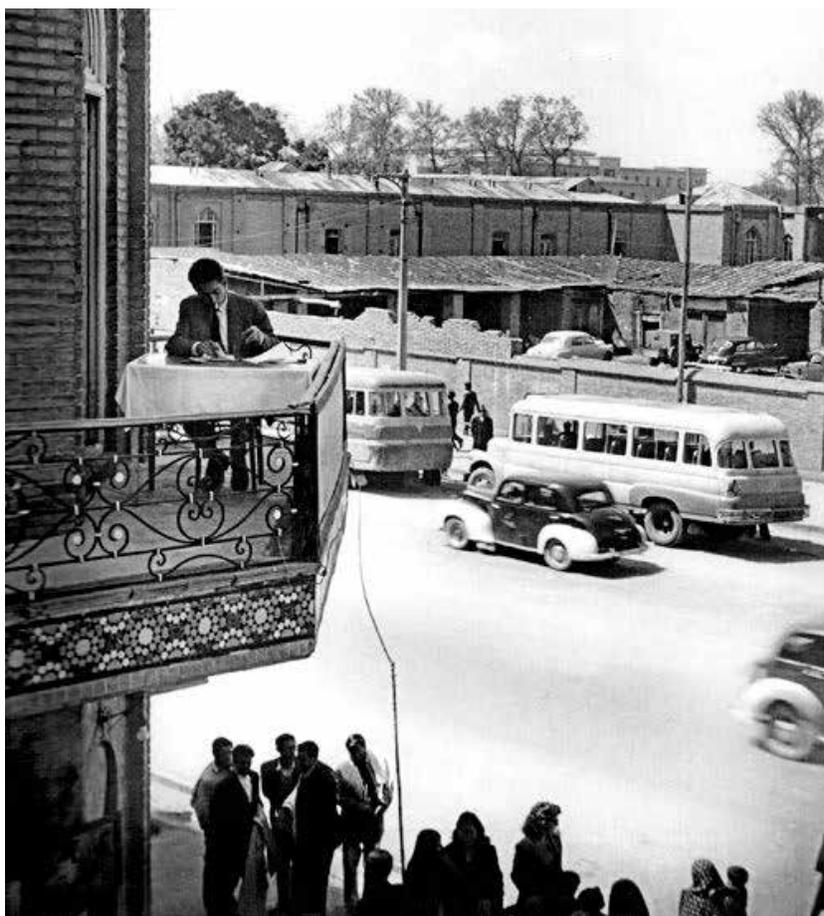


ROMAN 20-50

Revue d'étude du roman des XX^e et XXI^e siècles

hors série n°8
mars 2018



NICOLAS BOUVIER

L'Usage du monde

Septentrion
PRESSES UNIVERSITAIRES
DIFFUSION

SOMMAIRE hors série n°8/mars 2018

NICOLAS BOUVIER

L'Usage du monde

Études réunies par Yves Baudelle et Christian Morzewski

Stéphane PÉTERMANN

« La paille au tas » : sur la genèse de *L'Usage du monde* 5

Jean-Yves POUILLOUX

La jubilation du regard 37

Jérôme ROGER

Entrer « dans leur société » :
Bouvier à l'école des usages du monde 45

Yves BAUDELLÉ

Sur les pas d'Hérodote : Nicolas Bouvier et l'usage du monde
antique 57

Halia KOO

La continuité géographique et temporelle : une vision poly-
phonique du monde 79

Laurent DEMANZE

Le « paysage sans propriétaire » de Nicolas Bouvier 95

Maria-Hermínia LAUREL

Les cartographies imaginaires d'un voyageur capital :
espaces frontaliers dans *L'Usage du monde* 109

Sarga MOUSSA

« Constantinople » dans *L'Usage du monde* 123

Olivier HAMBURSIN

Le récit de voyage en question : *L'Usage du monde* de Nicolas
Bouvier à la croisée des genres 135

Martine BOYER-WEINMANN

Scènes de lectures pègrines à l'épreuve du monde 151

Sylvain DOURNEL

L'Usage du monde : chemins d'une poétique 163

Christian MORZEWSKI

Visages du monde – ou l'art du portrait chez Nicolas Bouvier 177

Sylviane DUPUIS

Un *ethos* de la connivence et de l'échange – ou les vertus du rire et
de l'humour dans *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier 193

François BERQUIN	
Quelques ronds de fumée	211
Stéphane CHAUDIER	
Éthique, histoire, politique et religion dans <i>L'Usage du monde</i>	225
Guillaume BRIDET	
<i>L'Usage du monde</i> : Nicolas Bouvier contre le capital ?	243
Claire KEITH	
Un dialogue globalisé : <i>L'Usage du monde</i> et les <i>cultural studies</i>	257
Sara BUEKENS	
<i>L'Usage du monde</i> : une sensibilité environnementale avant la lettre	271

Le récit de voyage en question

L'Usage du monde de Nicolas Bouvier à la croisée des genres

Le spontané est le fruit d'une conquête¹.

L'Usage du monde : un texte « inclassable » ?

L'Usage du monde, on le sait, passe pour l'un des grands livres de la littérature française du xx^e siècle. Le récit de cette expérience qui mena Nicolas Bouvier et Thierry Vernet de Genève au Khyber Pass (entre juin 1953 et décembre 1954) est unanimement salué comme un « chef-d'œuvre »², un « livre culte »³ ou encore une des « œuvres majeures de la seconde moitié du siècle »⁴, faisant ainsi de Bouvier une « figure tutélaire »⁵, et même un « passeur pour notre temps »⁶ :

1. — Paul Valéry, *Pièces sur l'art* [1934], *Œuvres*, éd. par Jean Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, t. II, p. 1315.

2. — Alain Dufour, « Nicolas Bouvier et la genèse de *L'Usage du monde* », in Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Genève, Droz, 1999 [1963], p. 5.

3. — Christiane Albert, « *L'Usage du monde*, un livre culte ? », in *Autour de Nicolas Bouvier : résonances*, dir. par Christiane Albert, Nadine Laporte et Jean-Yves Pouilloux, Genève, Zoé, 2002, p. 59.

4. — Yves Bridel, « Introduction », *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, n°4, « La Suisse ouverte : Nicolas Bouvier », 1994, p. 9.

5. — Dominique Viart, Bruno Vercier, *La Littérature au présent : héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 376.

6. — Nadine Laporte, *Nicolas Bouvier, passeur pour notre temps*, Paris, Le Passeur, 2016.

La lecture des œuvres de Nicolas Bouvier peut changer une vie. Ses textes enchantent le monde. Mais surtout, ils donnent à voir et à penser ce que nous sommes exactement, dans ce monde quelquefois traversé avec inconséquence⁷.

Si son ami et premier éditeur, Alain Dufour, perçut immédiatement l'importance du texte, il dut aussitôt constater – demandant à Thierry Vernet de chercher un appui pour la diffusion de l'ouvrage en France – que le livre peinait à trouver sa place : « [...] ni roman, ni livre touristique, ni documentaire », le « livre était stupéfiant, on en convenait, mais il était inclassable »⁸. C'est ce caractère inclassable que nous voudrions explorer pour tenter de l'expliquer⁹. Si l'itinéraire, la façon de voyager (privilegiant la lenteur, la rencontre de l'autre, la volonté d'une perte de soi, etc.) comme le style s'avèrent remarquables, la question de l'appartenance générique du livre ne doit pas être négligée dans la mesure où il s'inscrit dans le cadre du « récit de voyage », dont il redessine discrètement mais en profondeur les contours.

Entre fragmentation et composition : l'usage du journal

À parcourir, même rapidement, *L'Usage du monde*, le lecteur percevra vite l'influence du journal de voyage sur le récit qu'il découvre. En effet, *L'Usage du monde* ne présente pas de longs développements continus se déployant sur plusieurs pages : des espaces blancs séparent sans cesse des passages de longueur variable qui sont le plus souvent précédés d'une mention brève, typographiquement décalée, faisant principalement référence à un lieu ou à un moment. Cette fragmentation, cette discontinuité, sont à l'évidence étroitement liées au fonctionnement du journal, ainsi que le rappelle Béatrice Didier : « [...] si le journal peut être le chant profond de la durée intérieure, il n'est jamais un texte continu. On peut même difficilement concevoir un texte de prose plus brutalement, plus fréquemment haché »¹⁰.

On constate donc que Bouvier semble se soumettre à cette « clause d'apparence légère, mais redoutable »¹¹, le respect du calendrier, de l'itinéraire, et à la fragmentation qui en résulte. La contextualisation de l'événement dans un temps et un espace donnés est structurante dans *L'Usage*

7. — *Ibid.*, p. 7.

8. — Alain Dufour, « Nicolas Bouvier et la genèse de *L'Usage du monde* », *op. cit.*, p. 16.

9. — Nous avons esquissé ailleurs quelques-unes des pistes ici développées, notamment dans *Récits du dernier siècle des voyages : de Victor Segalen à Nicolas Bouvier*, dir. par Olivier Hambursin, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, p. 223-237.

10. — Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, P.U.F., « Sup. Littératures modernes », 1976, p. 169.

11. — Maurice Blanchot, « Le Journal intime et le récit », *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, « Idées », 1959, p. 271.

du monde, concourant certainement à donner au lecteur cette impression d'entrer dans l'intimité d'un journal de voyage tenu au jour le jour. Les notations temporelles, censées rendre compte du moment sinon de l'écriture (nous verrons qu'elle est postérieure, et souvent même de plusieurs années, à l'expérience), du moins de l'événement relaté, sont présentes en de nombreux endroits. Le séjour à Tabriz est ainsi découpé en une série de textes dont le rappel des mois, pour chacun d'entre eux, semble être un des fils conducteurs : « NOVEMBRE » (p. 133)¹², « DÉCEMBRE » (p. 140), « JANVIER » (p. 154), « FÉVRIER » (p. 160) et « MARS » (p. 164). À ces indications temporelles s'ajoutent régulièrement des précisions géographiques : « QUETTA » (p. 277), « ROUTE DE CHIRAZ » (p. 235), « ALEXANDROPOLIS » (p. 79), « CONSTANTINOPLE » (p. 81), etc. Le plus souvent, ces deux types de données se combinent, et cela de manière parfois étonnamment circonstanciée : « RENTRÉ DE LA FOUILLE. DÉPART POUR L'INDE. / 3 décembre. SEUL » (p. 370). Ce faisant, Bouvier offre au lecteur une image assez fidèle des notes qu'il prend, de cette attention patiente et minutieuse au monde qui permet de « ne pas prendre des vessies pour des lanternes, ni l'exotisme pour la réalité, mais [de] continuer obstinément à saisir les nuances de ce qui est offert »¹³.

Mais de cette structure et de cette forme propres au journal se dégage un jeu¹⁴ qui dévoile alors clairement tout un travail de construction réfléchi et organisatrice, bien éloigné de la fragmentation d'une écriture au quotidien.

Bouvier exploite ainsi les possibilités de cette structure narrative pour signifier certains aspects importants du voyage, du pays qu'il découvre ou de son récit. Ainsi, exemple parmi d'autres, pour rendre sensible l'épuisant franchissement d'une dune et du col de Gaoulakh, Bouvier découpe la relation qu'il en fait en différents moments : « Cinq-sept heures du matin » (p. 268), « 10 heures du matin », « Midi » (p. 269). Mais ces mentions qui évoquent le style du journal sont aussi utilisées pour annoncer les thèmes auxquels sont consacrés certains passages de son livre. Ainsi, il use de telles notations pour faire part de réflexions sur ses problèmes de composition – « POUR RETROUVER LE FIL. / Écrit six ans plus tard » (p. 364) – ou pour faire connaître une personne rencontrée en voyage (« DODO », p. 367).

Si l'impression de fraîcheur est indéniable, elle ne doit donc en aucun cas laisser supposer une écriture spontanée : les mots sont judicieusement

12. — Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde* [Genève, Droz, 1963], Paris, La Découverte, 2014, p. 133. C'est à cette dernière édition que renverront toutes nos références, désormais placées entre parenthèses dans le corps du texte.

13. — Nadine Laporte, *Nicolas Bouvier, passeur pour notre temps*, op. cit., p. 141.

14. — On entendra cette notion de « jeu » au sens d'« approfondissement et [de] révélation » et non de « remaniement gratuit », ainsi que le propose Jacques Lacarrière pour formuler, dans *L'Été grec*, certaines réflexions sur le langage des oracles (*L'Été grec : une Grèce quotidienne de 4000 ans*, Paris, Plon, « Terre humaine », 1975, p. 249).

choisis, fruit d'un patient effort tissant des réseaux très significatifs, les parties s'enchaînent et se répondent. À ce titre, il est essentiel de noter que les indications propres au « journal », indices de discontinuité et de fragmentation, sont souvent associées ou subordonnées à une organisation tout aussi apparente. En effet, si *L'Usage du monde* adopte cette forme du journal en de nombreux endroits, il laisse toutefois apparaître un autre type d'agencement puisqu'il est divisé en plusieurs parties ou chapitres : « Avant-propos » (p. 7), « Une odeur de melon » (p. 13), « La route d'Anatolie » (p. 79), « Le lion et le soleil » (p. 113), « Autour du *Saki Bar* » (p. 277), etc.

La composition du texte joue, on le voit, avec la forme du journal, mais cette dernière en influence également le style. Il n'est en effet pas rare d'observer des phrases dont le pronom sujet est absent, des phrases souvent brèves, destinées à rendre compte rapidement d'une action ou d'un événement : « Mal dormi à côté de la voiture, et repartis à l'aube » (p. 253) ; « Au bout de deux jours et demi, trouvé la panne et réparé » (p. 262) ; « Après cent kilomètres environ, atteint une tchâikhane tenue par trois fillettes mortes de sommeil, qui nous servirent le thé sans pratiquement enlever les poings de leurs yeux » (p. 262-263) ; « Une semaine après l'arrivée, malades l'un et l'autre. Il fallait bien payer un jour la traversée du Lout, l'usure nerveuse de Quetta et les veillées du *Saki Bar* » (p. 335).

Cette option stylistique qui, en apparence, renvoie une nouvelle fois au modèle diariste, permet sans doute aussi au narrateur un jeu intéressant consistant à effacer, dans ces lignes, le pronom *je*. On sait que le voyage, selon Bouvier, s'apparente à un « exercice de disparition »¹⁵, mais l'auteur entend soumettre également la narration à ce régime. Si l'écriture du voyage doit se faire « aussi transparente et mince qu'un cristal légèrement fumé »¹⁶, si l'écrivain doit se montrer discret voire disparaître, cette rhétorique semble alors idéale. Bien entendu, dans la mesure où elles sont intégrées dans un récit, ces phrases elliptiques ne constituent pas à elles seules le style de *L'Usage du monde*. Elles peuvent toutefois être considérées comme une façon parmi d'autres d'alléger le texte de la présence du narrateur, de rendre à un récit construit et savamment pensé une impression de fraîcheur et de spontanéité.

Efficace pour retracer certaines actions, cette forme d'écriture l'est en outre pour fixer les souvenirs, les impressions et les instants fugitifs qui auront survécu et se seront imposés au voyageur devenu écrivain : elle permet en effet de traduire en peu de mots l'essentiel d'une atmosphère,

15. — Nicolas Bouvier, « La Clé des champs », in Alain Borer, Nicolas Bouvier, Michel Chaillou et al., *Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, « Le regard littéraire », 1992, p. 44.

16. — *Loc. cit.*

d'un lieu ou d'un paysage, et de « recueillir les bruissements du quotidien, les “petits riens” qui composent une journée »¹⁷. De telles notations ne manquent pas et semblent user des mêmes procédés : les phrases sont brèves, parfois nominales, hachées (les virgules y sont nombreuses) et construites en une succession d'appositions :

... Lucioles. Odeur des feuilles. Petit coup de fraîcheur. La nuit tombait. Les derniers pur-sang, enveloppés de housses persanes, avaient repris le chemin de Quetta (p. 313).

Petit bazar allègrement chahuté par le vent. Des échoppes ouvertes sur la boue rutilante, des buffles aux yeux cernés vautrés dans les flaques, des tentures fouettées par l'averse, des chameaux, le front couvert de perles bleues contre le mauvais œil, des ballots de tapis, des barils de riz, de lentilles, ou de poudre à fusil, et sur chaque auvent, le blanc remue-ménage des cigognes (p. 177).

Tout le talent de Bouvier consiste donc à créer cette apparence de spontanéité, de fraîcheur et d'authenticité propres à l'art du diariste. C'est à cet égard un véritable travail d'écrivain qui donne naissance au texte, un travail ardent, complexe, parfois décourageant, que Bouvier évoque à la fin de *L'Usage du monde*, dans un passage devenu célèbre, dont l'italique, qui le distingue du texte, dit bien l'ampleur :

Et puis pourquoi s'obstiner à parler de ce voyage ? quel rapport avec ma vie présente ? aucun, et je n'ai plus de présent. Les pages s'amoncellent, j'écorne un peu d'argent qu'on m'a donné, je suis presque un mort pour ma femme qui est bien bonne de n'avoir pas encore mis la clé sous la porte. Je passe de la rêverie stérile à la panique, ne renonçant pas, n'en pouvant plus, et refusant de rien entreprendre d'autre par peur de compromettre ce récit fantôme qui me dévore sans engraisser, et dont certains me demandent parfois des nouvelles avec une impatience où commence à percer la dérision (p. 364).

Il fait ainsi de *L'Usage du monde* un texte, un *récit* qui, ainsi que le rappelle Jean Roudaut, « tend à donner un rythme, un sens à une aventure, à faire de détails hasardeux une totalité »¹⁸.

L'usage de la lettre

Bouvier ne se contente pas de jouer avec le genre du journal : il use également d'une « stratégie épistolaire »¹⁹. L'impression de spontanéité

17. — Daniel Maggetti, « Nicolas Bouvier, voyageur et moraliste », *Versants*, n°20, 1991, p. 86.

18. — Jean Roudaut, « Quelques variables du récit de voyage », *La Nouvelle Revue Française*, n°377, juin 1984, p. 59.

19. — Pour une histoire de la lettre de voyage – enjeux, modalités et principales références –, voir notamment Adrien Pasquali, *Nicolas Bouvier : un galet dans le torrent du monde*, Genève, Zoé, 1996, p. 92-99, ainsi que Wendelin Ann Guentner, *Esquisses littéraires : rhétorique*

conférée à *L'Usage du monde* par son apparence de journal crée une sorte de complicité avec le lecteur : il est plongé dans l'intimité du voyageur, amené à vivre, à ressentir, à découvrir avec lui le monde qui est parcouru. L'insertion de lettres dans le récit vient renforcer cette impression de proximité avec le narrateur.

Le courrier est un *topos* important du récit de voyage. Nombreux sont les écrivains-voyageurs qui l'évoquent parce qu'il a joué, durant leur périple, un double rôle fondamental : la correspondance est un refuge qui permet de s'abstraire de la diversité de ce qui est perçu, mais elle maintient aussi un lien avec un univers momentanément abandonné. C'est pourquoi Bouvier insiste, dans *L'Usage du monde*, dans ses autres textes ainsi que dans différents commentaires éclairant son œuvre, sur l'importance du courrier à ses yeux²⁰ :

Un séjour perdu et sans commodités, on le supporte ; sans sécurité ni médecins, à la rigueur ; mais dans un pays sans postiers, je n'aurais pas tenu longtemps. Pendant des années, à travers la neige, le sable ou la boue, le chemin de la poste fut un chemin rituel (p. 127).

[...] pendant notre absence, nos chambres avaient été visitées et fouillées. L'argent était toujours là, mais les lettres d'Europe que je conservais dans une niche étaient sens dessus dessous et amputées de leur affranchissement. Je me foutais des timbres mais, dans la vie de voyage, les lettres peuvent aider et resservir, et comme la besogne avait été faite à coups de ciseaux précipités, presque tous ces passages – ceux de la fin – dont on se berce imprudemment et qu'on a tant plaisir à relire, avaient passé par-dessus bord (p. 192).

Place essentielle, donc, que Nadine Laporte synthétise parfaitement :

Ce partage épistolaire est primordial, les mots se font aussi semelles pour la route. Ils soutiennent, ils avancent, ils permettent de faire sentir la poussière des routes, l'odeur des brochettes grillées sur le bord de chemins, les couleurs du ciel et des toits, la bienveillance des trognes, l'élégance des pudeurs et des malheurs, et le sourire des anciens²¹.

Bouvier insiste ainsi sur l'importance de ce lien, pour le voyageur qu'il a été, certes, mais aussi pour l'écrivain : on sait en effet qu'il avait demandé à ses destinataires de conserver ses lettres en vue de ce projet d'écriture :

du spontané et récit de voyage au XIX^e siècle, Paris, Nizet, 1997, p. 104-111.

20. — Une grande partie de la correspondance entre Bouvier et Vernet est d'ailleurs parue en 2010 : Nicolas Bouvier & Thierry Vernet, *Correspondance des routes croisées (1945-1964)*, texte établi, annoté et présenté par Daniel Maggetti et Stéphane Pétermann, Carouge-Genève, Zoé, 2010.

21. — Nadine Laporte, *Nicolas Bouvier, passeur pour notre temps*, op. cit., p. 208.

Mais surtout ce voyage devait donner lieu à un livre. Donc Nicolas avait prévu de récupérer à son retour les lettres qu'il écrirait à ses parents et amis, afin de disposer de certains matériaux destinés au livre, en plus des notes prises au cours du voyage, dont la conservation n'était pas absolument garantie²².

Même si *L'Usage du monde* « peut se lire comme l'épiphanie d'un large pan de la correspondance »²³, il est évident que le texte se fait littérature et s'écarte largement de ces lettres qui lui ont servi de base :

La comparaison entre l'écriture épistolaire et les récits permet de constater l'ampleur du travail de composition auquel Bouvier s'attelle, *flirtant* de temps à autre avec la fiction, et de mesurer combien son style est le fruit de la quête inlassable d'un équilibre et d'un rythme, fondée en premier lieu sur la sélection et l'élagage²⁴.

La lettre intervient toutefois dans la construction du récit, et non plus simplement comme l'une de ses composantes ou un élément de sa genèse. *L'Usage du monde* est ainsi véritablement « encadré » par deux missives : la première page (abstraction faite de la citation de Shakespeare mise en exergue) cite en effet un extrait d'une lettre de Thierry Vernet, parti en Bosnie avant Bouvier, et, dans les dernières pages, apparaît également un passage d'une autre lettre du même Thierry (parti cette fois à Ceylan).

J'avais quitté Genève depuis trois jours et cheminai à toute petite allure quand à Zagreb, poste restante, je trouvai cette lettre de Thierry :

TRAVNIK, BOSNIE

le 4 juillet

« Ce matin, soleil éclatant, chaleur ; je suis monté dessiner dans les collines. Marguerites, blés frais, calmes ombrages. Au retour, croisé un paysan monté sur un poney. Il en descend et me roule une cigarette qu'on fume accroupis au bord du chemin » (p. 7).

En donnant du sel aux chèvres, j'ai relu la dernière lettre de Thierry et de Flo. Ils s'étaient installés dans une vieille citadelle hollandaise au sud de Ceylan.

Galle, le 1^{er} décembre

« ... Ne serait-ce que pour te tenter, voilà les noms des bastions du fort : de l'Étoile, de la Lune, du Soleil, de Zwart, de l'Aurore. Pointe d'Utrecht, du Triton, de Neptune [...]. Une table t'attend pour tes paperasses. Le soir on s'entre-douche sous des ballets de lucioles. À bientôt de heurter la noix de coco fraternelle... » (p. 371).

22. — Alain Dufour, « Nicolas Bouvier et la genèse de *L'Usage du monde* », *op. cit.*, p. 11.

23. — Daniel Maggetti & Stéphane Pétermann, « Amis d'une vie », in Nicolas Bouvier, Thierry Vernet, *Correspondance des routes croisées, 1945-1964*, *op. cit.*, p. 14.

24. — *Loc. cit.*

Ce procédé, qui caractérise l'écriture de Bouvier dès *L'Usage du monde*, sera largement poursuivi et exploité dans les œuvres ultérieures : au centre du *Poisson-scorpion*, au chapitre X, on trouve par exemple deux extraits de courriers envoyés au narrateur – l'une d'une femme aimée (qui le quitte et lui annonce son mariage), l'autre de ses parents –, tandis que *Chronique japonaise* se termine par les fragments d'une lettre de Bouvier à sa femme, rentrée avec leur fils en Europe²⁵.

Mais qu'apportent ces lettres au récit ? Comment interpréter cet usage ? Comme le recours à la forme du journal, elles permettent, dans un premier temps, de donner au lecteur le sentiment de se sentir proche du narrateur, d'entrer dans son univers. Symboliquement, elles peuvent aussi dénoter l'importance que Bouvier confère aux mots dans leur fonction de lien, de relation. Toute sa vie, il correspondra par exemple avec Thierry Vernet, comme avec bien d'autres personnes. Mais c'est encore une manière d'ouvrir le texte au monde. En cédant la parole à autrui, Bouvier met en évidence, dans la composition même de son texte, la conception dialogique qu'il se fait du récit de voyage, sa dimension d'accueil : un texte personnel, intime, mais dans lequel l'écrivain ne « bouche [pas] le paysage »²⁶.

Entre expérience et documentation

Même si, par définition, le propos du récit de voyage n'est pas à proprement parler d'informer – tâche qui incomberait davantage aux guides ou aux textes à vocation explicitement documentaire –, il est indéniable que *L'Usage du monde*, parce qu'il se fonde sur une connaissance empirique des pays traversés, apporte au lecteur quantité d'informations de toutes sortes – historiques, sociologiques, géographiques, artistiques, etc. C'est d'ailleurs clairement un des objectifs évoqués par l'auteur lorsqu'il écrit à Vernet en septembre 1955 :

Il faudra bourrer le livre du monde de trucs utiles, je pense utilisables spirituellement, pratiquement, mécaniquement, médicalement, artistiquement, utiles sur tous les plans²⁷.

Jacques Meunier résume parfaitement cette richesse :

25. — Voir Nicolas Bouvier, *Chronique japonaise* [1989], Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot / Voyageurs », 1991, p. 283-285.

26. — Nicolas Bouvier, « La Clé des champs », *op. cit.*, p. 44.

27. — Lettre de Nicolas Bouvier à Thierry Vernet, 13 sept. 1955, in Nicolas Bouvier, Thierry Vernet, *Correspondance des routes croisées, 1945-1964*, *op. cit.*, p. 703.

Bouvier – sans se piquer de science – nous en apprend beaucoup sur les Aïnous, sur une ruelle de Ceylan ou sur les Tziganes de Bogoiévo en Batchka, au sud de la frontière hongroise²⁸.

Prenons quatre exemples parmi de nombreux autres, au sein de *L'Usage du monde* :

Comme Kyoto, comme Athènes, Téhéran est une ville lettrée. On sait bien qu'à Paris personne ne parle persan ; à Téhéran, quantité de gens qui n'auront jamais l'occasion ni les moyens de voir Paris parlent parfaitement français. Et ce n'est pas le résultat d'une influence politique ni – comme l'anglais en Inde – d'une occupation coloniale. C'est celui de la culture iranienne, curieuse de tout ce qui est autre. Et quand les Persans se mettent à lire, ce n'est pas Gyp, ni Paul Bourget (p. 218-219).

ERZERUM

Une ville couleur de terre, avec de lourdes coupoles basses sur l'horizon et de belles fortifications ottomanes rongées par l'érosion. La terre brune l'entoure de toute part. Elle fourmille de soldats terreux, et l'étranger y voit ses papiers contrôlés dix fois par jour. Il n'y a que quelques vieux fiacres bleu lavande et le plumet jaune des peupliers pour y mettre de la couleur (p. 106).

MIANEH

Tous les entomologistes du monde ont entendu parlé de Mianeh, à cause d'une punaise *melech myanensis* dont la morsure passe pour mortelle. Malgré cette réputation, c'est une bourgade engageante, ocre avec des touches de bleu et une mosquée dont la coupole turquoise navigue légèrement sur les brouillards d'avril (prendre tout de même garde à la ligne à haute tension qui traverse le balcon de la tchâikhane comme une innocente corde à lessive) (p. 207).

Dans le souk des feronniers, les camions sont parqués, le nez sur les forges [...]. Un mot de ces camions. L'Afghan pèse infiniment ses décisions mais, une fois résolu, il s'emballe. S'il achète un camion, il rêve de chargements monstrueux, à éblouir le Bazar (p. 344).

On le constate à travers ces exemples, les connaissances de ce type sont effectivement toujours données simplement, sans pédanterie ni lourdeur, souvent avec humour. Cette simplicité et cette présentation légère, sans érudition apparente, contribuent certainement à la lisibilité des textes de Bouvier mais aussi et peut-être surtout à leur puissance d'évocation. Ainsi présentés, les renseignements historiques, géographiques, sociologiques et autres acquièrent en effet une qualité que Bouvier attribue à certaines légendes aranaïses, à savoir, précisément, une certaine *force* :

28. — Jacques Meunier, « Nicolas Bouvier : le bon usage du monde », *Magazine littéraire*, n°278, juin 1990, p. 103.

À Aran où tout est passé par la tradition orale, les agissements et méfaits de nos voisins du sous-sol sont rapportés dans un langage plus direct, actuel et d'autant plus menaçant qu'on vient souvent d'en faire les frais. Ce qui fait la force des histoires qu'on peut entendre ici, c'est leur simplicité²⁹.

Mais ce qui fait sans nul doute également la force de ces informations, c'est leur intrication étroite dans le récit de l'expérience individuelle du voyageur : à aucun moment elles ne semblent être séparées de l'aventure retracée par le narrateur, elles font corps avec le voyage, s'intègrent au journal. Dans *L'Usage du monde* comme dans les textes qui suivront, l'essentiel de ce savoir ethnographique permet en effet un dialogue fructueux entre ces données et ce qui a été vécu. La meilleure preuve de ce lien étroit réside peut-être dans le fait que certaines données qui n'ont, précisément, que peu de rapport avec l'expérience du narrateur sont rejetées en note. Ainsi, par exemple, Bouvier évoque brièvement l'histoire de Mossadegh parce qu'il se trouve à Tabriz au moment où débute le procès de cet homme d'État et que cet événement fait partie intégrante de la vie des gens qu'il côtoie. Il ne s'y attarde pourtant pas et préfère renvoyer (par une note de bas de page³⁰) le lecteur intéressé par ce sujet à un essai. Ce faisant, il explicite une caractéristique essentielle du genre : le récit de voyage n'est pas le lieu d'un développement historique, sociologique ou littéraire approfondi, ni d'une enquête politique qui ne seraient pas liés à ce que l'écrivain a pu voir au cours de son périple ; et cela même si cet écrivain va par ailleurs – à la faveur d'une découverte empirique et attentive des pays évoqués – en proposer certaines visions intéressantes et originales. On retrouve le même type de considérations érudites, un peu plus loin, lorsque Bouvier évoque la situation centrale de Kaboul, véritable sas historique entre les cultures de l'Inde, de l'Iran et de la Chine. Il détaille quelques-uns des principaux contacts rendus possibles par cette situation puis, par une phrase explicite, cesse son énumération pour revenir à la relation de son expédition, véritable fil conducteur du récit :

Puis l'Islam dur et sans mémoire. Au VII^e siècle. Par la suite, ce carrefour en verra bien d'autres, mais je m'arrête là. Que le voyageur d'aujourd'hui, qui vient après tant de monde, se présente donc avec la modestie qui convient, et n'espère étonner personne (p. 334).

Ces savoirs distillés au cours de la narration sont bien entendu le fruit de l'expérience du voyageur, de ses rencontres, de ses discussions³¹, mais

29. — Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux : feuilles de route*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot / Voyageurs », 1990, p. 84.

30. — « On trouvera une excellente analyse de la situation politique en Perse dans le remarquable ouvrage de Vincent Monteil : *Iran*, coll. Petite Planète, Éd. du Seuil [...] » (p. 139).

31. — L'apogée puis le déclin de Tabriz, suite à la révolution bolchevique et à la fermeture de la frontière russe, sont par exemple présentés comme le fruit de longs

aussi, et cette dernière dimension est essentielle, de ses lectures. Les références à *Recherches au Baloutchistan persan* de Balsan (p. 286), les citations de la *Première Enquête* d'Hérodote, traduite par Jacques Lacarrière (p. 150), ne sont sans doute que les preuves les plus explicites – parce qu'elles sont présentées comme des citations – des abondantes sources livresques auxquelles l'écrivain aura amplement puisé pour son récit.

La plupart du temps, Bouvier se documente sur les pays qu'il a parcourus mais il le fait à l'issue de ses voyages. Deux raisons principales expliquent le caractère postérieur de ces lectures. On peut d'abord y voir une sorte de garde-fou : la « bibliothèque » du voyageur comme sa culture sont une composante essentielle du discours référentiel, qui permet, certes, un décodage du monde, mais risque dans le même mouvement d'instaurer différents filtres entre le voyageur et ce réel³². Une façon de réduire ce risque peut consister à ne pas augmenter son savoir avant de prendre la route et à conserver ces lectures pour le retour. Ne pas (trop) lire avant de partir, c'est donc, chez Bouvier, une façon de ne pas « bloquer [r] [son] imaginaire sur les schémas d'une attente trop précise »³³. La seconde raison tient, elle, à la dynamique du récit de voyage propre à Bouvier. Si le texte doit, en tant qu'il se compose de souvenirs décantés, être soumis à l'épreuve de l'espace et du temps, l'érudition rétrospective s'avère un parfait moyen d'affiner et de mûrir ces souvenirs qui font la matière du récit. Elle constitue donc, pour reprendre les mots d'Adrien Pasquali, une excellente « transition entre le voyage et l'écriture du voyage »³⁴ :

C'est alors, seulement, bien après le retour, lorsque la mémoire sensorielle, olfactive, visuelle s'est affinée, concentrée, que l'on peut reprendre ses notes, se plonger dans l'histoire et la littérature des lieux visités, entrer dans la part immatérielle du voyage³⁵.

L'essentiel est, nous semble-t-il, de noter qu'à travers cette imbrication d'un matériau documentaire et de la relation de ses propres observations, Bouvier manifeste une dynamique qui lui est propre, celle du collage, du *patchwork*, dont il semble d'ailleurs parfaitement conscient :

Pouvez-vous écrire uniquement à partir de votre propre expérience, ou vous faut-il un complément livresque ?

entretiens avec le vieux M., un propriétaire de village : « En tout cas, il connaissait sa ville, et nous en parla longuement » (p. 119).

32. — Voir à ce sujet Christine Montalbetti, *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*, Paris, PUF, « Écriture », 1997.

33. — Nicolas Bouvier, *Routes & déroutes : entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall*, Genève, Metropolis, 1992, p. 59.

34. — Adrien Pasquali, *Nicolas Bouvier : un galet dans le torrent du monde*, *op. cit.*, p. 8-9.

35. — Nicolas Bouvier, cité par Jean-Maurice de Montremy, « Nicolas Bouvier le sonneur », *Lire*, n°178-179, été 1990, p. 39.

Ce n'est pas indispensable, mais si je prends plaisir à ce complément, je fais un patchwork d'impressions tout à fait fugaces et complètement personnelles, sans aucune rationalité, et d'éléments que j'ai trouvés dans l'Histoire récente ou ancienne du pays et qui les corroborent de façon révélatrice. Ça donne des espèces de petits diptyques, de jumelages entre une chose écrite en 1526 et une auberge afghane où je me trouve en 1954³⁶.

Mêler subtilement « des expériences personnelles humainement très fortes et des bribes de l'histoire du pays »³⁷, présenter de manière simple, sans affectation, ces savoirs tirés de sources imprimées, voilà sans doute ce qui fait aussi l'art des récits de Bouvier et le plaisir de leur lecture. Préfaçant *Du même désert à la même nuit* de Vahé Godel, Bouvier avance l'idée intéressante que « la poésie est parfois une forme condensée et supérieure du "documentaire" », et précise ensuite qu'« un poème de Desnos », par exemple, « en dit plus sur le "Quartier Saint-Merri" que le Guide des rues de Paris »³⁸. On pourrait appliquer ces propos à ses propres textes : le récit de voyage, stylistiquement travaillé et soigneusement composé, donne assurément aux bribes d'érudition qui y sont insérées la puissance et la séduction d'une authentique œuvre littéraire.

Les autres fils

L'Usage du monde, et c'est ce qui fait sa parfaite originalité, n'est cependant pas le seul fruit d'un habile travail de composition mené à partir du journal, de la lettre ou du guide de voyage à vocation culturelle.

Bouvier, on l'a perçu à travers les exemples qui précèdent, relate aussi une expérience humaine, la sienne, par laquelle son texte peut tisser des liens avec le geste autobiographique. Soucieux de rester discret, curieux d'autrui, l'écrivain livre néanmoins une série de réflexions, d'impressions qui pourraient effectivement inscrire *L'Usage du monde* dans une forme d'écriture de soi, dans ce mouvement, ancien, qui consiste « à se prendre comme *matière* [...] à trouver une voix pour se mettre soi-même à distance : créer un écart de soi à soi, au moyen de la langue »³⁹. Méditation sur la difficulté d'écrire, évocation des souffrances physiques, des maladies, des questions qui taraudent le voyageur, tentative de cerner et de comprendre, par les mots, les moments de bonheur intense comme les découragements, tels sont quelques-uns des aspects qui attestent cette

36. — Nicolas Bouvier, *Routes & déroutes*, op. cit., p. 78.

37. — Edwin Zaccāi, « Le Monde de Nicolas Bouvier », entretien avec Nicolas Bouvier, *La Revue nouvelle*, t. XCV, n° 7-8, juil.-août 1992, p. 90.

38. — Nicolas Bouvier, « Préface », in Vahé Godel, *Du même désert à la même nuit*, Lausanne, L'Âge d'homme, « Poche Suisse », 1991, p. 12.

39. — Jean-Yves Tadié & Blanche Cerquiglini, *Le Roman d'hier à demain*, Paris, Gallimard, 2012, p. 353.

part de « quête intérieure »⁴⁰, de quête de sens⁴¹, qui participe à la richesse de *L'Usage du monde*.

Mais ce geste autobiographique est porté par une narration qui sait aussi faire place à l'aventure, au suspense. Qu'il évoque une effrayante descente durant laquelle un camion, sur lequel Vernet et lui sont montés, se trouve soudainement privé de freins (p. 241-243), la disparition de son manuscrit emporté par un boy et désespérément recherché dans une décharge à ciel ouvert (p. 305-309) ou encore un séjour à la prison de Mahabad (p. 174-184), Bouvier sait donner à ses expériences une intensité que l'on pourrait aisément rapprocher de certains romans ou contes, *a priori* éloignés de l'écriture référentielle, purement descriptive, propre au récit de voyage traditionnel.

Enfin, *L'Usage du monde* développe, par certains aspects, une écriture empreinte de poésie, qu'elle s'attache, comme ci-après, à la description d'un cheval, d'une couleur ou d'un paysage :

Ainsi, un matin, sans savoir pourquoi, nous emboîtâmes le pas à une pouliche qu'un paysan venait d'aller laver à la rivière. Une pouliche haute sur jambes, les yeux comme des marrons dans leur coque entrouverte, et une robe sans défaut sous laquelle les muscles jouaient avec une coquetterie souveraine. [...] Nous nous étions littéralement rincé l'œil. Parce que l'œil a besoin de ces choses intactes et neuves qu'on trouve seulement dans la nature : les pousses gonflées du tabac, l'oreille soyeuse des ânes, la carapace des jeunes tortues (p. 72).

Mais il y a ici des platanes comme on n'en voit qu'en songe, immenses, chacun capable d'abriter plusieurs petits cafés où l'on passerait bien sa vie. Et surtout il y a le bleu. Il faut venir jusqu'ici pour découvrir le bleu. Dans les Balkans déjà, l'œil s'y prépare ; en Grèce, il domine mais il fait l'important : un bleu agressif, remuant comme la mer, qui laisse encore percer l'affirmation, les projets, une sorte d'intransigeance. Tandis qu'ici ! [...] ce bleu qui chante et qui s'envole, à l'aise avec les ocres du sable, avec le doux vert poussiéreux des feuillages, avec la neige, avec la nuit... (p. 214).

[...] sur des milliers de kilomètres les paysages d'Iran s'étendent avec une distinction maigre et souveraine, comme modelés par un souffle presque éteint dans la cendre la plus fine, comme si une expérience amère, immémoriale en avait depuis longtemps disposé les accidents – points d'eau, mirages, trombes de poussière – avec une perfection qui transporte ou qui décourage mais dont le pays ne se départit jamais (p. 231).

Le choix des mots, leur agencement, les images employées, la description par touches, le rythme des phrases, la sensibilité au détail, attestent les liens étroits que certains passages entretiennent avec la poésie : « Chaque élément [...] est à la fois obéissance au réel et décollage dans

40. — Christiane Albert, « *L'Usage du monde*, un livre culte ? », *op. cit.*, p. 67.

41. — Voir notamment une nuit passée dehors, à l'est d'Erzerum, p. 111-112.

le poétique »⁴². Il est d'ailleurs intéressant de noter que plusieurs passages de *L'Usage du monde*, plus ou moins remaniés, deviendront, plus tard, des poèmes à part entière, publiés dans le très beau recueil *Le Dehors et le dedans*⁴³, mais que ce sont aussi des vers de Hafiz, gravés sur la portière de la voiture, qui servent de protection et de sésame (p. 223) au voyageur.

Conclusion

Comme tout genre littéraire, le récit de voyage peine à se laisser définir, entre autres raisons parce qu'il semble particulièrement polymorphe :

Ce genre nie le cloisonnement et puise dans tous les registres : le documentaire et la fiction, les mémoires et le reportage. « La littérature de voyage est un fourre-tout et c'est très bien ainsi », explique Michel Le Bris⁴⁴.

Il n'est sans doute pas pour autant complètement insaisissable dans la mesure où de nombreuses recherches révèlent que, « dans sa multiplicité même, [il] montre des usages dominants »⁴⁵. Si Bouvier a séduit, et continue de séduire, quantité de lecteurs (et de voyageurs), c'est, à notre sens, qu'il a su tirer le meilleur de ce genre ancien, qu'il connaît bien, en le redessinant et en en proposant un usage résolument nouveau.

Le récit de voyage a pris, historiquement, des formes diverses, tantôt journal, tantôt correspondance, roman, carnet, etc. Bouvier, lui, parvient à hisser le genre au sommet, par sa façon de voyager, par son style, mais aussi parce qu'il combine habilement les modèles génériques pour ouvrir une voie qui deviendra, à la fin du xx^e siècle et au début du xxi^e, un véritable modèle. Cette voie est celle d'une intimité offerte au lecteur, d'un voyage très personnel (par son itinéraire et la façon d'appréhender le monde, notamment), d'un texte intime et autobiographique mais dans lequel l'expérience de l'ailleurs ainsi qu'autrui occupent une place essentielle, allégeant le texte de la présence du narrateur. Cette voie est aussi celle d'un texte capable d'instruire et de séduire, notamment parce qu'il se montre très soucieux du lecteur : « Le voyage, le récit de voyages [...] deviennent conversation entre la voix et le lecteur, conversation faite de complicités, d'échanges d'opinions, et d'expériences »⁴⁶. Ainsi, l'usage de formes telles que la lettre ou le journal de voyage permet indéniable-

42. — Nadine Laporte, « Préface », in *Autour de Nicolas Bouvier, op. cit.*, p. 10.

43. — Pensons par exemple à la description d'une plage, peu avant le col d'Ordu (*L'Usage du monde*, p. 96), et au poème qui ouvre le recueil, « Le Point de non-retour » (Nicolas Bouvier, *Le Dehors et le dedans*, Genève, Zoé, 1997, p. 15).

44. — Corine Chabaud, « On se bouscule au rayon voyage », *Croissance*, n°373, juil.-août 1994, p. 32.

45. — Roland Le Huenen, « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, n°7, « Les modèles du récit de voyage », 1990, p. 15.

46. — Nadine Laporte, « Préface », in *Autour de Nicolas Bouvier, op. cit.*, p. 19.

ment à Bouvier d'entraîner son lecteur dans une sorte de « complicité fraternelle [...] »⁴⁷.

S'il a continué de le développer, de jouer avec lui, à travers *Le Poisson-scorpion*, *Chronique japonaise* et le *Journal d'Aran et d'autres lieux*, c'est donc avec *L'Usage du monde* que Bouvier s'est essayé au genre du récit de voyage, faisant de ce coup d'essai un coup de maître, un livre « primordial »⁴⁸ qui, à l'instar de *Tristes tropiques*, de *L'Afrique fantôme*, d'*Ecuador*, de *Voyage au Congo* ou d'*Équipée*⁴⁹, appartient désormais pleinement au domaine de la littérature et a même acquis le statut d'œuvre classique, que l'inscription au programme de l'agrégation vient logiquement consacrer.

Olivier HAMBURSIN

Centre Prospéro – Langage, image et connaissance
Université Saint-Louis – Bruxelles
olivier.hambursin@usaintlouis.be

47. — *Id.*, *Nicolas Bouvier, passeur pour notre temps, op. cit.*, p. 209.

48. — Éliane Bouvier, citée par Nadine Laporte, *ibid.*, p. 221.

49. — Cf. notamment Gérard Cogez, *Les Écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, Seuil, « Points Essais », 2004.

